

vis qu'elle rougissait et je compris qu'une défiance instinctive s'emparait d'elle."

—Oh ! rassurez-vous, repris-je vivement, dans cette maison, dont je vous parle, il y a une honnête famille d'ouvriers, je suis un de leurs amis. C'est par ces braves gens que vous serez reçue, et vous resterez chez eux jusqu'à ce que vous ayez pris une décision définitive touchant l'arrangement de votre vie. Quant à moi, mademoiselle, je serai ce que vous voudrez : votre ami, votre frère ou votre père !

"Son regard alla errer sur le fleuve, puis revenant à moi :

—Oui, dit-elle, ce que vous m'offrez vaud mieux que ce que je cherchais. Vous avez raison, monsieur, je dois être résignée.

"Elle essuya ses yeux et sa figure avec son mouchoir, puis elle me dit :

—Je consens à vous suivre.

"Elle prit son paquet ; je le lui enlevai des mains et l'ayant placé sous un de mes bras, je lui offris l'autre, qu'elle accepta.

"Voilà, mon cher Maurice, continua Jacques Sarrue, dans quelle circonstance j'ai rencontré Georgette et comment elle est devenue ma sœur ou ma fille.

"Elle resta huit jours chez mes amis, les ouvriers. La femme la prit immédiatement en grande amitié. Elle est passémentière. Pour ne pas être à charge et aussi pour s'occuper, Georgette travailla avec l'ouvrière dès le premier jour. Elle est très intelligente et merveilleusement adroite de ses doigts ; elle apprit rapidement le métier et est devenue très habile à fabriquer divers genres de passementerie.

"Entre ma chambre et le logement des ouvriers, une petite chambre se trouvait libre. Georgette, consultée, déclara qu'elle consentait que la chambre fût louée pour elle et elle mit dans ma main sa petite fortune pour acheter les meubles indispensables. Elle est donc chez elle tout prêt de moi. Avec presque rien elle a trouvé le moyen de faire beaucoup ; elle a un goût exquis, et sa chambre, gentiment arrangée, est un petit nid de jeune fille simple, mais délicieux et coquet, où l'on respire avec délice et où je n'entre jamais sans me sentir pénétré d'un profond respect.

"C'est là que Georgette a son métier de passementerie. Elle n'a pas à aller chercher et reporter son ouvrage ; c'est l'obligeante voisine qui se charge de ce soin. Maintenant, ma petite ouvrière arrive à gagner en moyenne un franc soixante-quinze centimes par jour.

"Elle a remarqué que je vivais fort mal, que quelquefois même je ne mangeais pas, et pour cause. Alors elle m'a proposé de faire la cuisine pour deux. J'acceptai avec enthousiasme. C'est elle qui a eu l'idée de notre communauté. Nous avons uni ainsi nos deux pauvretés. Je ne suis pas un gourmet, mais il me semble que Georgette a déjà un fort joli talent de cuisinière.

"C'est elle qui tient et garde nos deux bourses ; je lui remets religieusement tout ce que je gagne. C'est pour cela que, parfois, n'osant pas la déranger, je sors sans un sou dans ma poche, comme cela m'est arrivé aujourd'hui. C'est toujours elle qui voit ce qui me manque, alors elle me donne de l'argent pour l'acheter. Quand ma bourse est à sec, elle prend dans l'autre. En qualité de mathématicien, je ne sais pas du tout compter ; mais par un sentiment d'ordre et probablement aussi de délicatesse exquise, ma mignonne ménagère a deux petits livres, le sien et le mien, sur lesquels elle inscrit régulièrement toutes nos recettes et dépenses."

—Mais c'est un trésor que le hasard vous a donné, mon cher Jacques ! s'écria Maurice émerveillé.

—J'aime mieux dire la Providence. Oui, Maurice, Georgette est un vrai trésor.

—Et son secret, vous l'a-t-elle confié ?

—Non.

—Elle ne vous a pas dit de quel pays elle est ?

—Georgette ne m'a rien dit.

—Vous ne l'avez donc pas interrogée ?

—Je crois que la discrétion est une vertu, répondit Sarrue avec une grande gravité ; je me fais un devoir de respecter le silence que Georgette veut garder.

—Jacques, fit Maurice un peu confus, je prends note de cette nouvelle leçon que vous me donnez.

Le poète eut un sourire intraduisible.

—Mon cher Maurice, dit-il, prenez-moi tel que je suis, même avec l'exagération de certains sentiments. Je n'ai pas la sottise prétention de croire que je fais, pense et dis toujours bien. Je sais parfaitement que je suis souvent en dehors du courant des idées d'aujourd'hui ; mais, que voulez-vous, je suis de la race des vieux puritains, moi !

—Soit, répliqua Maurice, mais vous êtes du nombre des bons, des honnêtes, des sérieux.

—Merci, dit le poète.

—Ah ! fit Maurice, en s'arrêtant, voici notre affaire : un marchand de comestibles, et là, en face, un pâtissier d'assez bonne apparence.

Maurice Vormont acheta le supplément du dîner offert par Jacques Sarrue, et un quart d'heure après les deux nouveaux amis arrivaient rue Bertho.

VI

—Ma chère Georgette, dit Jacques Sarrue en entrant dans la chambre de la jeune fille, je vous présente un de mes bons amis, M. Maurice Vermont, qui a bien voulu consentir à être ce soir un de vos convives.

—Vous êtes le bienvenu, monsieur, dit Georgette en faisant un pas en avant.

—Mademoiselle, répondit Maurice, c'est pour moi un bonheur inappréciable d'être admis ce soir dans votre intimité, avant d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

Georgette eut un mouvement de tête gracieux, et, montrant Sarrue :

—Vous êtes son ami, dit-elle.

—Ce qui signifie ? interrogea le poète, provoquant affectueusement la jeune fille.

—... Que vous êtes aussi le mien, répondit-elle.

—A la bonne heure ! s'écria Sarrue gaiement.

Puis, se penchant vers Maurice, il lui dit tout bas :

—Hein, n'est-elle pas charmante ?

—Oui, charmante ! répéta le jeune homme.

—Maintenant, reprit Sarrue, pensons au sérieux ; j'ai grand-faim, et vous Maurice ?

—J'espère manger de bon appétit.

—Malheureusement, dit Georgette, j'ai peu de chose à vous offrir ; une soupe, un morceau de bœuf avec des carottes, une salade, du fromage, des cerises et... c'est tout.

—Mais c'est déjà magnifique, s'écria Sarrue, des cerises !...

—Je sais que vous en êtes gourmand, fit Georgette.

—Une chatterie... Vous saurez, mon cher Maurice, que mademoiselle Georgette me gâte ni plus ni moins qu'un enfant ! — Mademoiselle, continuait-il en se tournant vers la jeune fille, notre ami Maurice a eu l'idée d'ajouter quelque chose à la carte de notre festin. Vous verrez qu'on n'est pas ingrat et qu'on a songé aussi à vous être agréable... — Bon, et Maurice qui reste les bras chargés ; mais posez donc cela dans le buffet ; notre charmante hôtesse va développer le pâté, et, pour qu'elle ne soit point surprise, je lui dis tout de suite que vous avez acheté à son intention une tarte superbe à la crème et aux amandes.

Maurice se débarrassa des objets nommés, et la jeune fille s'empressa d'enlever le papier qui les enveloppait pour les placer sur des assiettes.

Pendant qu'elle faisait ce travail avec une grâce infinie, Maurice la contemplait avec ravissement.

—Oui, se disait-il, elle est délicieusement belle. Comme on voit à l'expression de sa physionomie, à son regard doux et triste qu'elle a souffert, qu'elle souffre toujours ! Quand donc reviendra sur ses lèvres adorables le rire joyeux qui s'est envolé ? C'est certain, elle cache en elle, au fond de son cœur, une immense douleur. Quel est donc son secret ?

Et malgré lui, son âme s'enténébrait de tristesse, pendant qu'il se sentait pris d'une tendre compassion pour cette jeune et belle enfant, rendue plus intéressante par le mystère dont elle s'entourait.

La jeune fille s'aperçut qu'elle était de la part de Maurice l'objet d'un examen attentif. Elle se sentit subitement intimidée, sans contrariété cependant, et une pudique rougeur lui monta au front.

Jacques Sarrue ne vit point que Maurice admirait Georgette et que celle-ci avait rougi sous son regard. Il tournait autour de la table, approchant trois chaises et rangeant les assiettes.

—Ma chère Georgette, dit-il, dînerons-nous bien-tôt ?

—Mais tout est prêt, et de suite je trempe la soupe.

—En ce cas, à table, à table ! Voilà votre place, Maurice, en face de moi ; la table étant ronde, de quelque manière que nous nous y prenions, il faut que mademoiselle Georgette soit entre nous deux.

—C'est vrai, fit Maurice souriant, en s'asseyant.

Georgette, après avoir versé le bouillon brûlant dans la soupière, apportait sur la table une seconde bouteille de vin et un troisième couvert.

—C'est singulier, reprit Sarrue, malgré les choses affligeantes de tantôt, je suis gai sans le vouloir. C'est sans doute la satisfaction de nous voir réunis ici tous les trois.

—Vous parlez de choses affligeantes. Vous serait-il arrivé quelque désagrément ? demanda Georgette.

—Nous avons été témoins, Maurice et moi, d'un de ces tristes événements comme il en arrive si souvent à Paris où il y a tant de monde.

—Une personne renversée par une voiture ?

—Oui, précisément, s'empressa de répondre Sarrue.

—Etait-ce une femme.

—Oui, c'était une vieille femme.

—Elle n'est que blessée, n'est-ce pas ?

—Une forte contusion à la tête.

—Oh ! la pauvre femme ! fit Georgette.

Et deux larmes jaillirent de ses yeux.

Elle venait de revoir sa mère étendue, sanglante, au milieu du chemin creux. Elle entra vivement dans sa petite cuisine pour cacher son émotion.

—Soyons prudents, dit Sarrue en baissant la voix ; il ne faudra jamais rien dire d'attristant en présence de Georgette ; elle est tellement sensible, que lui parler du moindre accident la fait pleurer et lui cause une douleur qui dure quelquefois une semaine.

—En effet, répondit Maurice, je viens de voir des larmes dans ses yeux.

—Mais, pour compléter ma pensée de tout à l'heure, je suis forcé de dire que la nature de l'homme est un étrange composé de bonnes et de mauvaises choses ; en nous, tout est changement et contradiction. Je devrais être triste, désolé ; non, il y a en moi quelque chose de joyeux. Un autre jour j'aurai cent raisons de me trouver satisfait et j'aurai le front morose, le cœur chargé d'ennuis, l'âme sombre.

Georgette reparut.

—Vous ne mangez donc pas ? dit-elle.

—Mademoiselle, nous vous attendons, répliqua galamment Sarrue.

—Une dame doit toujours être servie la première, ajouta Maurice.

Le dîner commença. On mangea avec beaucoup d'appétit, et le bœuf à la mode fut trouvé délicieux. Georgette fut forcée de recevoir des compliments, qu'elle méritait certainement, mais qui la rendirent un peu confuse.

Etait-ce en raison de la présence de Maurice ? la jeune fille fit elle-même honneur au dîner, ce qui procura à Sarrue une nouvelle satisfaction. Il remarqua encore que Georgette avait les traits plus animés, le teint plus frais, et que deux ou trois fois elle avait eu le sourire sur les lèvres.

Il y a certains compliments qu'on ne doit jamais faire. Dans la circonstance présente, ceux que Jacques Sarrue adressait à Georgette étaient imprudents et contenaient une maladresse.

Il aurait pu s'en apercevoir en voyant le trouble et la rougeur de la jeune fille. Mais, malgré toute sa science, il ignorait absolument ces mille choses délicates qui appartiennent essentiellement à la nature de la femme. Il avait bourré sa tête de tant d'érudition, que le temps lui avait manqué pour apprendre à connaître la femme, si difficile à étudier. Aussi, ne savait-il rien des causes multiples qui font naître les impressions dans son cœur, mettant sa pensée en ébullition, et des effets qui peuvent en résulter.

Or, à son insu, il fit sentir à Georgette qu'elle éprouvait une vive sympathie pour Maurice, et que ce beau jeune homme, quelle voyait pour la première fois, qu'elle ne connaissait pas, ne lui était déjà plus indifférent.

Qu'elles soient heureuses ou malheureuses dans tous les mondes, toutes les jeunes filles ont